Zeitschrift: Nachrichten / Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare = Nouvelles / Association des Bibliothécaires Suisses

Herausgeber: Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare

Band: 19 (1943)

Heft: 1

Artikel: Comment lire un livre

Autor: Reymond, Marcel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-770424

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BP 56

Vereinigung schweizerischer Bibliothekare
Association des bibliothécaires suisses
Nachrichten — *Nouvelles*
XIX. Jahrgang — No. 1. 25. Januar 1943
REDAKTION: Dr. M. GODET, Schweiz. Landesbibliothek, BERN

G, 43*5301.

COMMENT LIRE UN LIVRE

« Die guten Leutchen, fuhr er fort, wissen nicht, was es einem fuer Zeit und Mühe gekostet, um *lesen zu lernen*. Ich habe achtzig Jahre dazu gebraucht und kann noch jetzt nicht sagen, dass ich am Ziele waere. »

J. P. ECKERMANN
Gespraeche mit Goethe. III
(25. I. 1830).

Jusqu'à ces dernières décennies, les traités d'économie politique parlaient successivement de la production, de la circulation, de la répartition et (fort brièvement) de la consommation. Si l'on applique ce schéma aux biens de l'esprit, au livre en particulier, et si l'on consulte les traités usuels de bibliothéconomie, on constate, là aussi, que le chapitre sur la consommation est de beaucoup le moins développé. Disons plutôt, puisque consommation est souvent synonyme de destruction, l'*usage du livre*, la manière de s'en servir, le propre des biens de l'esprit étant d'être quasi indestructibles par l'usage, même non limité aux besoins d'une seule personne.

Celui qui parle pour parler, qui écrit pour écrire, est l'objet d'une juste défaveur ; il en va de même de celui qui écoute la radio pour écouter et de celui qui lit pour lire. Quiconque voit dans le livre un instrument essentiel de notre civilisation (menacé par les magazines, les quotidiens, le cinéma et la radio) ne peut se désintéresser de l'usage qui en est fait ; le biblio-

thécaire, c'est-à-dire l'intermédiaire entre le lecteur et les grandes collections de livres, moins que personne.

Un professeur de l'Université de Chicago, M. Mortimer J. Adler, frappé du peu de goût de ses étudiants pour le livre, pour la lecture réfléchie, a publié en 1940 un ouvrage qu'une adaptation en allemand, due à M. Fritz Güttinger, a mis à notre disposition [1]. *Wie man ein Buch liest* reflète les expériences faites à Chicago, à la Columbia University à New-York, ailleurs encore avec des étudiants et des groupes non académiques d'étude.

On dira que c'est fort bien pour un peuple dont la culture est récente, où l'usage du livre connaît en grand la concurrence de moyens d'information plus faciles. Mais notre vie ne devient-elle pas aussi toujours plus fiévreuse ? Ne nous comportons-nous pas trop souvent avec le livre comme des Américains ? (du moins, comme nous nous plaisons à dire qu'ils se comportent).

Tout d'abord, M. Adler ne limite pas son horizon au livre récréatif ; il fait entrer dans son programme les œuvres littéraires les plus difficiles, des ouvrages d'histoire, de sociologie, de psychologie, de biologie, de physique, de mathématiques, sans oublier la philosophie, le tout pour autant qu'il ne s'agit pas d'œuvres réservées aux seuls spécialistes.

L'acte de lire, les règles, le lecteur dans la vie, telles sont les trois parties de l'ouvrage de M. Adler. La première distingue les divers buts que vise la lecture; la seconde, les conditions et les moyens qu'elle requiert; la troisième, les résultats que l'on peut en attendre.

M. Adler distingue trois besoins différents que peut satisfaire la lecture : 1. le délassement ; 2. l'information ; 3. la connaissance réfléchie. Il laisse presque entièrement de côté le plaisir artistique ainsi que le perfectionnement spirituel (vie morale

---

[1] *Wie man ein Buch liest.* Zürich, Leipzig, Verlag Amstutz und Herdeg, 1941, XII + 393 p. Le titre de l'original américain est : *How to read a book.*

et religieuse), que M. Hans Lutz, dans *Die Kunst des Lesens*, paru ici-même [1], n'avait pas négligés. Les conseils et les règles que donne le professeur américain concernent surtout la lecture visant à l'extension et à l'approfondissement de nos connaissances, sans qu'il veuille par là sous-estimer les autres formes de lecture. Il s'élève seulement contre la lecture passive, simple moyen de tuer le temps, danger plus grand, d'ailleurs, dans la lecture de délassement que dans celle qui vise à instruire et à faire réfléchir. Très justement, M. Adler fait remarquer que le livre peut être un moyen préférable, dans certains cas, à l'enseignement oral ; le maître qui parle dans certains livres est plus original et plus profond que bien des maîtres qui, dans leurs cours, résument seulement des livres devant leurs élèves. Il n'y a donc pas *a priori* de supériorité du maître écouté sur le maître lu. (Remarquons à ce propos combien il est visible que l'enseignement universitaire, le seul qui se soit définitivement constitué avant l'invention de l'imprimerie, a gardé certaines habitudes de l'âge du manuscrit : cours dictés, bibliographies dictées, alors qu'il existe des livres commodes et bien faits, dont l'étudiant devrait seulement apprendre à se servir, l'enseignement oral étant réservé à ce que le livre est moins apte à donner : une méthode pour assimiler ce qui a été acquis et pour entreprendre de nouvelles recherches, ainsi qu'aux exercices pratiques ; à cette importante réserve près, Carlyle a eu raison d'écrire : « The true University of these days is a collection of books » [2].)

Plus on en est réduit à soi-même (et qui n'a pas une fois ou l'autre à être un autodidacte ?), plus il importe d'avoir une méthode ferme et intelligente de travail. De même que celui qui apprend à jouer d'un instrument de musique doit s'astreindre à des exercices gradués, dont l'ordre n'est pas à bien plaire,

---

[1] *Nouvelles*, 12 oct., 20 déc. 1939, pp. 53-64 et 69-75.

[2] *On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History*. V. *The Hero as Man of letters*.

de même celui qui veut apprendre à faire un usage profitable d'un livre d'étude même de moyenne difficulté, doit contracter certaines habitudes découlant de la psychologie même de l'intelligence : analyse des parties de l'ouvrage (du tout à la partie) ; puis leur enchaînement synthétique (de la partie au tout) ; enfin appréciation de l'ouvrage : traite-t-il le sujet annoncé ? à quel degré d'approximation ? avec quelles lacunes ? quelles erreurs de fait et de pensée y relève-t-on ? en un mot, quelle valeur lui attribuer ? pour quelle catégorie de lecteurs ? (cf. la psychologie bibliologique de M. Nicolas Roubakine). Ajoutons que M. Adler devrait donner davantage d'exemples détaillés et mieux apprendre à son lecteur à utiliser les ouvrages de référence.

A l'aide de quelques exemples, M. Adler indique ce qui de façon générale distingue un ouvrage historique, philosophique, un ouvrage traitant de sciences mathématiques ou naturelles. Il tient surtout à marquer la différence de nature entre un livre visant à l'information et à la réflexion, et un ouvrage proprement littéraire, visant avant tout à délecter (l'information et la réflexion pouvant bien entendu y figurer à titre de buts secondaires). Ou bien, dans le cas de certains dialogues de Platon et de la *Divine Comédie*, le lecteur a le choix du point de vue : lire une œuvre d'art ou plutôt une œuvre de pensée ; c'est affaire d'intention prédominante. L'artiste, parlant à la sensibilité et à l'imagination, use d'une langue plus affective et imagée, moins chargée d'éléments intellectuels, moins adaptée à une rapide diffusion dans la société ; de ce point de vue, la poésie lyrique est la forme littéraire la plus éloignée du langage scientifique, la plus proche de la musique, la moins traduisible, pour la même raison, d'une langue dans une autre.

Accompagnant son lecteur dans la vie, M. Adler passe en revue un ensemble de « grands livres », sans la lecture desquels on ne peut être vraiment cultivé ; il entend bien mener l'élite de ses lecteurs aux ouvrages vraiment essentiels, œuvres « littéraires » comprises. Il tente même d'en proposer une liste que

le traducteur a amendée, tenant compte du public de langue allemande. Je n'ai rien à objecter au fait même de dresser une liste de ce genre forcément incomplète, mais je regrette qu'elle ne soit pas élaborée à un point de vue franchement supra national, et en respectant mieux les proportions : ainsi, on y relève l'absence de Spitteler pour la Suisse, de Rilke pour l'Allemagne, de Maeterlinck pour la Belgique, de Pascal, La Fontaine, Lamartine, Hugo, Sainte-Beuve, Baudelaire, Valéry, Mistral pour la France, de Pétrarque, l'Arioste, le Tasse, d'Annunzio pour l'Italie, de Calderon pour l'Espagne, de Keats, Shelley, Byron, Wells, Kipling pour l'Angleterre et (chose curieuse), de Poe, Emerson, William James pour les Etats-Unis ! Cette liste, en usage dans plusieurs universités américaines pour les lectures de « culture générale » des étudiants, et reprise par l'*American Library Association*, laisse plutôt songeur !

Aussi bien l'intérêt du livre de M. Adler, pour nous autres bibliothécaires notamment, n'est-il pas là ; il est dans le fait que nous ne pouvons le lire sans inscrire, au nombre de nos responsabilités professionnelles, *l'usage intelligent du livre*[1]; il peut nous aider par ses directives à nous faire une opinion sur la nature et la valeur d'un ouvrage, soit que nous ayons à décider d'un achat ou de l'acceptation d'un don, soit à choisir pour un lecteur ou à le conseiller, le guider. Il nous invite à nous placer au point de vue de l'usager du livre et à contribuer à former son jugement. Sans le dire expressément, il fait écho aux inquiétudes dont Georges Duhamel s'est fait l'interprète, il y a quelques années, au *Mercure de France*, à voir la concurrence que le cinéma et la radio font à la lecture : revanche de l'oral contre l'écrit ! Mais il peut aussi nous aider à parer au danger inverse récemment remis en lumière, après Montaigne, Rousseau, Schopenhauer, par le philosophe espagnol José Ortega

---

[1] Cf. l'ouvrage récent et remarquable du philosophe Louis Lavelle : *La parole et l'écriture*. Paris, 1942.

y Gasset[1] : l'abus du livre, les esprits inondés de lectures faites passivement, encombrés de notions mal digérées. Comme les langues d'Esope, les livres ne sont qu'un moyen, non une fin en soi. De toute façon, que ce soit pour attirer au livre de valeur le lecteur intelligent, ou pour discipliner, pour modérer l'appétit de lecteurs intempérants, un intermédiaire est indispensable : le bibliothécaire. Ortega y Gasset voit en lui « le médecin, l'hygiéniste des lectures ». De cette tâche sociale, éducative du bibliothécaire, Alexandre Vinet reconnaîtrait sans doute l'importance, lui qui fut, par son enseignement à Bâle et à Lausanne, par sa *Chrestomathie française,* rajeunie et toujours en usage, un grand éducateur littéraire, lui qui écrivait il y a un siècle[2] : « Sans une réaction volontaire du lecteur sur les pensées de l'auteur, la lecture est souvent un mal plutôt qu'un bien. Avaler n'est rien si l'on ne digère : malheur à qui l'oublie ; malheur à qui se rend complice de cette voracité ou de cet appétit sans prudence qui a fait comparer notre siècle à un boa gonflé de papier maculé, et dont la digestion a l'air d'une agonie ! Lisez, mais pensez ; et ne lisez pas si vous ne voulez pas penser en lisant, et penser après avoir lu ».

Lausanne.

Marcel Reymond.

---

[1] *Mission du bibliothécaire*, dans *Archives et bibliothèques*, Paris, 1935, pp. 65-66. (Discours d'ouverture du 2e Congrès international des Bibliothèques et de Bibliographie, Madrid, Barcelone 1935). Le danger n'est pas nouveau ; il est seulement plus aigu et plus général ; dans le passé, Madame Bovary, don Quichotte ne sont-ils pas dans une large mesure des victimes des livres, de certains livres ?

[2] *Eléments d'un cours de lectures... pour servir de complément à la Chrestomathie française.* Lausanne, 1843. Reproduit dans : *Famille, Education, Instruction* , Lausanne 1925, pp. 466-474.